

**Communication de
Monsieur le Professeur Jean-Claude Bonnefont**



Séance du 3 juin 2011



Le régionalisme de George Sand

Si j'ai choisi de vous parler de George Sand aujourd'hui, c'est parce que j'ai en quelque sorte une dette à payer. Au cours de mon enfance dans l'Indre, j'ai sans cesse entendu vanter ses mérites, notamment par un ami de mon père, un médecin de campagne, féru d'antiquités berrichonnes. Radical socialiste bon teint, il admirait sans doute la femme libérée, l'égérie des républicains de 1848, mais surtout l'écrivain qui avait su recueillir les traditions de sa province et donner aux lettres berrichonnes un prestige qu'elles n'avaient jamais eu. Je m'étais depuis longtemps promis de mieux la connaître et de la lire d'une manière plus suivie : ce sont des projets que l'on fait souvent à l'adolescence, et qu'on ne réalise souvent qu'au temps de la vieillesse, quand la retraite laisse enfin le loisir de les accomplir.

Puisqu'il va être question de régionalisme, je voudrais d'abord dissiper une ambiguïté. La Lorraine a connu au XIX^e siècle un mouvement que l'on peut qualifier de régionaliste : le lotharingisme. Il avait deux grandes composantes : l'une historique, qui consistait à mieux faire connaître l'histoire de nos anciens ducs, l'autre politique, qui poussait à revendiquer, sinon l'autonomie pour la région, du moins une large décentralisation.

On ne trouve rien de tel au XIX^e siècle dans le Berry, car de semblables revendications auraient été dépourvues de sens et n'auraient éveillé aucun écho. Rattaché très tôt au domaine royal, le Berry a été de tout temps une terre de fidélité à la monarchie, comme il l'a prouvé à l'époque de la Guerre de Cent Ans, quand Charles VII n'était plus que le « roi de Bourges ». Pays d'élection, il a

toujours relevé directement du Parlement de Paris et son histoire est confondue dans celle du royaume de France.

Le régionalisme de George Sand, dont nous allons parler, ne repose donc que sur l'étude des structures sociales et mentales traditionnelles. C'est un régionalisme tourné vers le passé, qui consiste à recueillir, avant qu'elles ne disparaissent, de vieilles coutumes, de vieilles légendes, dont les racines se perdent dans la nuit des temps. Mais je m'efforcerai de démontrer devant vous que ce régionalisme est aussi porteur d'avenir, car pour George Sand cet indispensable retour aux sources est le seul moyen de retrouver les valeurs sur lesquelles on pourra édifier la société plus juste de demain.

Le Berry dans la vie et dans l'œuvre de George Sand

George Sand se rattache en premier lieu au Berry par ses souvenirs d'enfance et d'adolescence, qui l'ont beaucoup marquée. Après la mort subite de son père, alors qu'elle n'avait que 4 ans, elle a été confiée à sa grand-mère, qui habitait Nohant ; elle a vécu au contact des paysans, frissonné au récit des superstitions et des vieilles légendes, parcouru tous les environs lors de longues promenades à cheval, emmagasiné tout un stock d'images et d'impressions dont elle s'est servie plus tard dans ses écrits de romancière. On a pu repérer par exemple dans son œuvre le thème des voyageurs égarés, qui évoque pour elle un souvenir très précis^[1].

Mais elle n'est réellement devenue berrichonne à part entière qu'après le coup d'Etat de 1851. C'est seulement dans les vingt dernières années de sa vie, lorsqu'elle est appelée « la bonne dame de Nohant », qu'elle se fixe complètement près de La Châtre, à l'exception des trois années passées à Palaiseau, lorsqu'elle a voulu s'éloigner du ménage de son fils. Avant cette date, elle a fait de nombreuses infidélités au Berry, soit en raison de ses multiples voyages, soit parce qu'elle partageait sa vie entre Paris, où elle vivait la plus grande partie de l'année, et Nohant, qui était sa résidence d'été.

Il était naturel que George Sand fût attirée par Paris, où elle avait été deux ans pensionnaire chez les Ursulines et où elle avait rejoint sa mère avant son mariage. Paris a représenté pour elle la liberté, lorsqu'elle y est partie avec Jules Sandeau en 1831. Mais on n'y a peut-être pas assez prêté attention : lors de ses premières années parisiennes, elle était entourée de trois Berrichons. Elle écrit dans l'*Histoire de ma vie* (chapitre XV) : « Nous étions alors trois Berrichons à Paris, Félix Pyat, Jules Sandeau et moi, apprentis littéraires, sous la direction d'un quatrième Berrichon, M. Delatouche ».

George Sand a été toute sa vie une grande voyageuse, et elle a pratiqué le tourisme à une période où il était encore très peu répandu. Jugez-en par cette énumération rapide. Elle a visité les Pyrénées et la région bordelaise (1825), l'Italie (1833-34 et 1855), Majorque (1838-39), la Suisse (1836), l'Auvergne et le Limousin (1844, 1845, 1859, 1873), la côte varoise et la Savoie (1861), les Ardennes (1869), la Normandie et la Belgique (1866, 1867, 1872) ; et toujours en ouvrant les yeux et en prenant des notes qui lui ont servi pour ses divers ouvrages.

Elle était poussée par le désir de voir des lieux nouveaux, d'élargir son horizon, comme elle l'exprime très bien dans un de ses premiers écrits (*les Couperies*, 1830) : « Nous aimions cette vallée, cette patrie, ce monde resserré entre deux collines. Mais il fallait à notre jeunesse un monde au-delà ».

Je me garde bien de lui reprocher ses infidélités, au contraire. Elle n'oubliait jamais son Berry, comme le montre un texte évoquant son séjour à Venise, alors qu'elle écrivait *André*, roman dont l'action se déroule aux environs de La Châtre : « Je rêvai là aussi de nos belles prairies, de nos foins parfumés, de nos petites eaux courantes et de la botanique aimée autrefois, que je ne pouvais plus observer que sur les mousses limoneuses et les algues flottantes attachées au flanc des gondoles^[2] ».

Ainsi, la nostalgie ravivait les souvenirs de son petit pays, tandis qu'au retour de ces voyages qui avaient enrichi sa culture et ouvert son esprit, elle pouvait regarder d'un œil neuf les réalités berrichonnes, et même mieux les apprécier que si elle avait constamment vécu au milieu d'elles. On finit par ne plus regarder ce que l'on voit tous les jours, cela est bien connu.

Le fait d'avoir partagé sa vie entre Paris et Nohant a été aussi très positif. Il lui a permis bien sûr de prendre dans la capitale tous les contacts indispensables pour sa profession de romancière. Mais il lui a permis aussi de faire venir à Nohant un grand nombre d'amis parisiens, pour lesquels elle a fait l'effort de présenter le Berry sous son jour le plus original, en faisant en quelque sorte les honneurs de sa petite région. Un petit texte de l'avant-propos des *Maîtres Sonneurs* nous met sur la voie de cette explication. Elle dédie ce livre à Eugène Lambert, un jeune peintre ami de son fils, qui a vécu à Nohant de 1844 à 1856 : « Je te dédie ce roman, non pour te donner une marque d'amitié maternelle, dont tu n'as pas besoin pour te sentir de ma famille, mais pour te laisser après moi, un point de repère dans tes souvenirs de ce Berry qui est devenu ton pays d'adoption ».

Il ne faut surtout pas croire que les romans champêtres de George Sand soient les seuls dans lesquels elle fasse mention des localités et des paysages

berrichons. C'est dès ses premiers écrits littéraires qu'elle est inspirée par les paysages qu'elle a sous les yeux. Dans le *Voyage chez Monsieur Blaise*, elle fait le récit d'une journée en mars 1829, chez le père d'un ami, près de Montipouret. Se promenant dans le verger, elle découvre « un des sites les plus mélancoliques et les plus doux de notre vallée, les eaux foisonnantes de la Vauvre avec ses buissons de prêle, ses prés coupés d'arbres et ses petits moulins d'où s'échappent de minces filets de fumée bleue ».

Valentine est à la fois le premier roman berrichon de la romancière et le premier qu'elle signe en entier de son nom de plume. Il a été écrit à Nohant pendant l'été de 1832. Ce n'est pas un roman champêtre ; il appartient au cycle des romans féministes qui développent des critiques contre l'institution du mariage. Mais le cadre berrichon est déjà posé. C'est sur les bords de l'Indre, près d'une bergerie, que Valentine sympathise pour la première fois avec Bénédicte, qu'elle n'avait encore aperçu que de loin. « Rien n'égale, écrit la romancière, le repos de ces campagnes ignorées. Là n'ont pénétré ni le luxe, ni les arts, ni la manie savante des recherches, ni le monstre à cent bras qu'on appelle l'industrie ». Toute la société de cette petite contrée est analysée avec finesse, avec ses hobereaux, surtout préoccupés de sauver les apparences, et ses fermiers enrichis, dont les fils, qui ont fait des études universitaires, n'acceptent plus les inégalités de la société traditionnelle. A cette époque, elle cherche encore sa voie, et *Mauprat* (1837) est un roman historique, inspiré par la ruine romantique de la *Tour Gazeau*, visible près de Sainte-Sévère.

Le cycle des romans champêtres s'ouvre avec le *Meunier d'Angibault* (1845), se continue par la *Mare au Diable* (1848), la *Petite Fadette* (1849), *François le Champi* (1850) et se termine par les *Maîtres Sonneurs* (1853). A l'exception de la *Petite Fadette*, dont l'action se situe entre La Châtre et Châteaumeillant, tous ces romans s'enracinent dans un triangle centré sur la Vallée Noire, compris entre le bois de Chanteloube, dans lequel se trouvait la Mare au Diable, Sarzay, près duquel se situe le moulin d'Angibault et Saint-Chartier, point de départ de l'histoire des *Maîtres Sonneurs*^[3]. Comme les titres l'indiquent parfois, les lieux jouent dans ces romans un rôle presque aussi important que celui des personnages. Je n'insisterai pas davantage ici sur le contenu de ces romans champêtres, qui sont assez bien connus de tous et dont il sera amplement question dans la suite.

Le Berry tient toujours une bonne place dans les écrits postérieurs de George Sand. Mais les écrits berrichons les plus caractéristiques de cette période ne sont pas des romans. Ce sont des lettres écrites de 1857 à 1864 pendant ses nombreux séjours à Gargilisse, dans la vallée de la Creuse, où son ami Manceau avait acheté une maison et où ils faisaient de longues promenades dans la nature,

tous les étés, mais parfois aussi en hiver, puisqu'elle décrit en janvier 1858 la Creuse «cascadant et cabriolant à travers ses barrages de glace, et coulant au milieu, tandis que ses bords blancs étaient soudés aux rives». Ce sont aussi les *Mœurs et coutumes du Berry*, suivis par les *Visions de la nuit dans les campagnes*, qui servaient de commentaire à douze dessins de son fils Maurice, illustrant les vieilles superstitions berrichonnes. Ecrits à diverses dates, ces textes n'ont été publiés qu'en 1866.

Le Berry, on le voit, a été présent d'un bout à l'autre dans l'œuvre de George Sand. Elle lui a fait cette place par goût, par patriotisme local, mais aussi parce que les descriptions de la vie régionale étaient souvent dans ses livres les passages les mieux appréciés. Romancière professionnelle, vivant de sa plume, George Sand n'aurait pas eu auprès du public le succès qu'elle a connu et qui est attesté par le fait qu'elle était publiée en feuilleton dans des journaux qui désapprouvaient pourtant ses idées socialistes, si elle n'avait pas su gagner le cœur de ses lecteurs et surtout de ses lectrices, en utilisant les trois grands ressorts qui pouvaient le mieux les toucher : la vie sentimentale des femmes, l'amour des enfants, l'attachement à son pays natal. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque, les Français étaient encore très enracinés dans leurs petits cantons et que même ceux qui avaient émigré dans les villes gardaient encore au cœur la nostalgie profonde des lieux qu'ils avaient quittés. Lorsqu'elle parle de son Berry, George Sand sait parfaitement quelles résonances elle va éveiller dans l'âme de son public.

Comment peut-on analyser le régionalisme de George Sand ?

Il ne suffit pas de situer ses romans dans la région où l'on vit pour être un romancier régionaliste. George Sand ne le devient qu'à partir du moment où elle fait un effort pour révéler et pour mettre en valeur l'originalité profonde de ce petit pays. Elle le fait à quatre niveaux : celui des paysages, celui de la langue, celui des mœurs et celui des caractères. Elle l'a fait aussi en s'appuyant non seulement sur son expérience personnelle, mais aussi sur des travaux scientifiques qu'elle n'a pas cessé de consulter et d'assimiler.

Promeneuse infatigable, George Sand a toujours été sensible à la beauté des paysages. Comme elle l'écrivait à Venise, elle a aimé très tôt la botanique, et c'est un des nombreux points communs qu'elle a eus avec Jean-Jacques Rousseau. Il ne faut donc pas s'étonner de trouver sous sa plume, bien qu'elle fuie généralement tout pédantisme, des termes que seuls les naturalistes emploient ; lorsqu'elle veut faire voir, dans la préface du *Meunier d'Angibault*, la végétation qui poussait autour du moulin, elle décrit « un réseau de petits torrents qu'aux jours d'été, dans les eaux basses, les plantes *fontinales* couvraient de leurs touffes vigoureuses ». La Petite Fadette, qui « aime à vaguer et fureter partout », a reçu

de sa grand'mère les secrets des plantes, et elle les communique à Landry, qui « ayant appris la propriété des herbes et toutes les recettes pour la guérison des personnes et des bêtes », remet sur pied la vache du père Caillaud, que le vétérinaire avait condamnée. Elle aime aussi beaucoup les animaux, qui jouent souvent un rôle dans ses romans, où ils sont appelés par leur nom. George Sand n'a pas cessé de compléter sa formation de naturaliste. A Gargilesse, son compagnon Alexandre Manceau, passionné d'entomologie, passe ses journées à essayer de recueillir des insectes rares. Elle est elle-même de plus en plus attirée par la géologie. A mesure qu'elle se cultive en sciences naturelles, les descriptions des paysages qu'elle donne gagnent en précision, et elle saisit mieux ce qui fait leur originalité.

La question de la langue est au cœur du roman régionaliste, et nous nous permettrons d'insister davantage sur ce point. L'intérêt de George Sand pour les parlars berrichons est quelque chose de spontané. Elle n'a pas attendu d'être initiée à cet idiome par les travaux du comte Hippolyte François Jaubert, auteur anonyme en 1838 d'un petit *Vocabulaire du Berry et des provinces voisines*, constamment enrichi jusqu'à devenir le *Glossaire du Centre de la France*, publié sous son nom en 1856-58^[4]. Lorsque Jaubert envoie à George Sand la deuxième édition de son *Vocabulaire*, en 1842, elle lui répond par ce texte surprenant : « Il y avait bien longtemps que je projetais une grammaire, une syntaxe et un dictionnaire de notre idiome, que je me pique de connaître à fond. Je me serais bornée à la localité que j'habite, croyant, comme je le crois encore, que nous parlons ici le berrichon le plus pur et le français le plus primitif ». Cette conviction lui est venue, ajoute-t-elle, de la lecture de *Pantagruel*, dont l'orthographe est identique à la prononciation berrichonne. Sans de telles lettres de noblesse, George Sand n'aurait peut-être pas osé introduire le patois berrichon dans des romans à prétentions littéraires.

George Sand a exposé sa théorie de la langue à utiliser dans ses romans champêtres dans l'Avant-propos de *François le Champi* : « Si je fais parler l'homme des champs comme il parle, il faut une traduction en regard pour le lecteur civilisé, et si je le fais parler comme nous parlons, j'en fais un être impossible, auquel il faut supposer un ordre d'idées qu'il n'a pas ». Il est donc nécessaire d'inventer un langage intermédiaire, qui conserve certaines tournures de la langue paysanne, soit parce qu'elles sont particulièrement bien venues, soit parce qu'il est impossible d'exprimer autrement des idées simples et naïves, de façon intelligible pour tous les lecteurs. Comme le lui conseille l'ami avec lequel elle dialogue : raconte cette histoire « comme si tu avais à ta droite un Parisien parlant la langue moderne, et à ta gauche un paysan, devant lequel tu ne voudrais pas dire une phrase, un mot, où il ne pourrait pénétrer. Ainsi, tu dois parler clairement pour le Français, naïvement pour le paysan ».

George Sand a donc dû inventer, comme les artistes ont le droit de le faire, un langage hybride, populaire en même temps que littéraire, dans lequel, pour qu'il reste parfaitement correct, elle a fait une grande place aux archaïsmes. Aux puristes qui la critiquent, elle répond invariablement que les Berrichons ont conservé le vocabulaire et les tournures de notre ancienne langue française, telle qu'elle s'épanouit dans Rabelais. Et elle en donne sur le champ un exemple frappant, en baptisant son roman François *le Champi*. Champi n'est pas français, objecte son interlocuteur. Elle répond : « Le dictionnaire le déclare vieux, mais Montaigne l'emploie, et je ne prétends pas être plus français que les grands écrivains qui font la langue^[5] ».

La peinture des mœurs du Berry est aussi un moyen de marquer fortement l'identité régionale. Elles ne sont pourtant pas propres à la région, et la plupart d'entre elles se retrouvent dans bien des régions françaises. Mais comme l'évolution économique et sociale de la France tend à les faire disparaître, il est bon de les décrire là où elles sont encore bien vivantes et, une fois encore, la région de La Châtre est un bon terrain d'observation, puisqu'elle les a conservées dans toute leur pureté.

On peut distinguer à ce point de vue trois aspects, dont aucun n'a été négligé par George Sand. Ce sont d'abord les pratiques sociales, dont elle nous donne une image presque exhaustive : les foires, les assemblées, les processions (qu'elle évoque sans doute trop vite), les demandes en mariage, les interminables repas de noces, etc. Elle ne s'est pourtant pas intéressée également à tous les aspects, mais surtout à ceux qui se prêtaient le mieux à une exploitation romanesque. La structure patriarcale de la famille, moins marquée dans le Boischaud que dans la Champagne berrichonne, est tout de même évoquée dans la *Mare au Diable*, puisque Germain, devenu veuf, vit encore au foyer de son beau-père et que ses enfants sont élevés par sa belle-sœur. Elle a peu parlé des enterrements à la campagne dans ses romans, mais les évoque de manière heureuse dans les *Mœurs et coutumes* : « Nulle part, écrit-elle, je n'ai vu l'appareil de la mort plus grand, plus austère et plus religieux dans son humble simplicité^[6] ».

Toutes ces pratiques sociales sont celles de la France d'alors, et s'il y a lieu de faire une remarque, ce sera pour noter la place faite à la danse, que George Sand adorait. En dehors des fêtes publiques ou particulières, les jeunes gens dansaient la bourrée le dimanche, entre la messe et les vêpres, et si le curé avait le malheur de le leur interdire, ils fréquentaient la messe d'une paroisse voisine, où le prêtre se montrait plus accommodant. La bourrée, nous dit George Sand dans les *Mœurs et coutumes*, est « un mouvement doux chez les femmes, accentué chez les hommes, très monotone, toujours en avant et en arrière, entrecoupé d'une sorte de chassé-croisé ». Elle ajoute avec un peu d'exagération : « C'est

quasi impossible à danser, si l'on n'est pas né ou transplanté depuis longtemps en Berry». Mais elle s'en explique aussitôt : la difficulté vient de ce qu'il faut sans cesse s'adapter à l'humeur des ménétriers, qui ne respectent pas la mesure.

Il y avait naturellement des codes, bien connus de tout le monde : une jeune fille ne pouvait danser plusieurs danses de suite qu'avec son fiancé ; lorsque dans les *Maîtres Sonneurs*, Huriel exige cela de Brulette, c'est une façon un peu brusque, mais parfaitement claire, de lui demander si elle l'aime.

On trouve dans les romans champêtres plusieurs descriptions de noces villageoises, et George Sand a voulu nous en donner une étude raisonnée et exhaustive, dans l'appendice fameux qu'elle a ajouté à la *Mare au Diable* et qui s'intitule *Les noces de campagne, les livrées, le mariage, le chou*. Avec ce dernier texte, nous sommes à mi-chemin des pratiques sociales habituelles et du folklore, car les noces intègrent des éléments folkloriques dont la signification symbolique est très forte : l'attaque de la maison de la fiancée par le fiancé et ses amis, les chants rituels entonnés de part et d'autre, le combat simulé pour en prendre possession, la curieuse comédie du chou, symbole de la fécondité du mariage. George Sand en parle en ces termes : «Après le déjeuner du lendemain de noces commence cette bizarre représentation d'origine gauloise, mais qui en passant par le christianisme primitif est devenue une sorte de mystère, ou de moralité bouffonne du Moyen Age^[7]».

La romancière a su introduire plus ou moins habilement tout ce folklore encore vivant dans la trame de ses romans. C'est ainsi que dans les *Maîtres Sonneurs*, la tradition du mai donne à Etienne, qui aime Thérènce, mais n'ose pas le lui dire, l'occasion de se déclarer en lui dédiant une belle branche de cerisier en fleurs. Mais Brulette, qui se trouve dans la même maison, est placée dans la situation de choisir entre deux soupirants, qui ont tous les deux planté leurs mais : Huriel, qu'elle aime, et Joset, son ami d'enfance, dont elle se prépare à jeter l'arbre dans le fossé, au moment où il fait son apparition.

George Sand s'étend aussi avec abondance sur les superstitions, dont les *Visions de la nuit dans les campagnes* nous apprennent qu'elles étaient encore très vivaces au temps de sa jeunesse. Sur les douze histoires extraordinaires qui nous y sont contées, toutes ne sont pas exclusivement berrichonnes. On retiendra surtout les légendes qui se rattachent à certains lieux particuliers, comme les *Pierres Sottes*, la *Gâgne aux Demoiselles*, les *Etangs Brice* ou encore celles qui évoquent des personnages maléfiques, comme les *Laveuses de nuit*, le *casseu' de bois*, le *meneu' de loups*, les *Lubins*. Elle a su en tirer parti avec habileté dans ses romans. Ainsi, dans la *Petite Fadette*, les feux follets (ou *flambettes*) sont à l'origine de la première vraie rencontre de la jeune héroïne avec Landry, l'un des jumeaux^[8]. Alors que le garçon est terrorisé par ce phénomène anormal,

la petite fille, qui ne craint rien de l'au-delà, le conduit tranquillement par la main. L'auteur prend habilement ses distances avec cette croyance populaire, en ajoutant : ils s'en vont, suivis par « ce météore, comme l'appelle le maître d'école de chez nous, qui en sait long sur cette chose là, et assure qu'on n'en doit avoir aucune crainte ».

Dans les *Maîtres Sonneurs*, lorsqu'une troupe de mulets traverse la forêt, au son d'une cornemuse, le narrateur se croit en présence d'un « meneur de loups », conduisant un sabbat infernal. « Moquez-vous de moi si vous voulez, explique-t-il. Cette musique, dans un lieu si peu fréquenté, me parut endiablée ». Une clochette se fait entendre, un grand animal noir bondit près de lui, en faisant feu des quatre pieds. Et voici que « de tous les points de la fougeraie, sautèrent, coururent, trépignèrent une grande quantité d'animaux pareils, qui me parurent gagner tous vers la clochette et vers la musique... Il y avait peut-être deux cents de ces bêtes, mais j'en vis au moins trente mille, car la peur me galopait rude ».

Mais si George Sand attache autant d'importance à ces légendes, à ces superstitions venues du fond des âges, c'est parce qu'elles lui donnent une des clés de l'âme berrichonne. Son but ultime est de définir le caractère des habitants de la région. Elle l'a fait à de nombreuses reprises, et il existe un texte bien connu, dans les *Mœurs et coutumes*, dont nous pouvons citer quelques passages. « Hommes et plantes, tout y est tranquille, patient, lent à mûrir ». Le paysan de la Vallée Noire grandit tardivement : il n'atteint au maximum de sa taille qu'à l'âge de la conscription. Il reste maigre, droit et fort jusqu'à un âge avancé. Il est obstiné dans son travail, mais toujours d'une grande lenteur. En outre, comme tous les paysans, il est d'une grande prudence et, nous dit George Sand : « En Berry, la prudence va jusqu'à la méfiance ». Très conservateur de tempérament, il refuse de changer quoi que ce soit dans ses pratiques agricoles. Les femmes sont assez coquettes et pimpantes jusqu'au mariage ; elles sont douces et modestes, et de mœurs pures, sauf lorsque de vieux bourgeois les ont dépravées. Quand elles sont mariées, elles ne quittent plus la maison ; « elles font la soupe, filent, tricotent ou rapiècent. Tout cela se fait si lentement et si mollement qu'il y a bien du temps perdu, et qu'on regrette l'absence d'une industrie qui les occuperait et les enrichirait un peu ».

C'est peut-être dans les *Maîtres Sonneurs* que le portrait du Berrichon est le mieux réussi, car George Sand y oppose Tiennet, le jeune laboureur de la Vallée Noire, un peu craintif de ce qu'il ne connaît pas, mais courageux dans la vie, toujours raisonnable et de bon sens, à Huriel, originaire des monts d'Auvergne, qui est plus vif, animé d'un grand feu intérieur, épris de liberté et doté d'une imagination plus riche. Cette opposition est celle des gens de la plaine et de ceux des forêts. Elle se traduit dans la musique populaire de leurs contrées :

le Berrichon joue toujours en mode majeur, une musique sage et monotone, le Bourbonnais, qui maîtrise mieux le mode mineur, tire de sa cornemuse des airs mélancoliques qui font rêver. Ce n'est pas trahir la pensée de George Sand que d'affirmer que pour elle, ce qui manque le plus aux Berrichons, qui ont toujours les pieds sur terre, c'est la faculté de rêver. On voit bien l'application qu'on peut en faire en politique : comment les convertir au socialisme, s'ils sont incapables d'imaginer une autre société que celle dans laquelle ils vivent ?

Le régionalisme : drapeau ou bouclier ?

On peut dire que d'une certaine manière, comme c'est le propre de tout romancier régionaliste, George Sand a créé l'image d'un Berry, qu'elle l'a imposée à toute la France. Mais on peut faire à ce propos trois remarques. La première est qu'elle ne donne de cette province qu'une image très partielle, car on ne peut la réduire à la seule Vallée Noire. On peut même se demander si elle a rendu un bon service à cette région en lui conférant, sans l'avoir voulu peut-être, l'image d'une contrée arriérée, enfermée dans la superstition et les peurs issues du fond des âges. Mais elle n'en est pas entièrement responsable. Il faut bien comprendre que vers 1840, il existait un écart culturel considérable entre les villes, qui subissaient l'influence parisienne, et les campagnes reculées, qui vivaient dans l'isolement le plus profond.

Il est nécessaire de rappeler ici qu'on a construit en France les grandes routes royales ou impériales, puis les chemins de fer, bien avant de s'intéresser aux chemins départementaux et aux voies ferrées locales, seulement à l'époque de la Troisième République. De cette façon, les élites locales ont été tout de suite aspirées par Paris, elles ont donné le ton aux principales villes de la région, tandis que les parties les plus reculées de la province restaient murées dans leur isolement. A l'époque où elle écrivait, George Sand n'était pas la seule représentante du régionalisme berrichon. Il a existé à Paris une *Société d'agriculture du département de l'Indre*, puis un peu plus tard une *Société du Berry*. Mais toutes les deux tenaient leurs réunions et publiaient leurs travaux à Paris^[9] ! Et les députés berrichons de la Monarchie de Juillet ou du Second Empire, qui faisaient partie de ces sociétés, appartenaient certes à de vieilles familles berrichonnes, mais ils vivaient et travaillaient à Paris, où ils avaient depuis longtemps trouvé un emploi officiel. Jamais le contraste n'a été aussi grand entre une élite régionale éclairée, mais expatriée, et une campagne profondément arriérée. Cela ne pouvait manquer de frapper George Sand qui, on l'a vu, partageait sa vie entre Paris et Nohant.

Il existait pourtant diverses situations intermédiaires, auxquelles la romancière aurait pu s'intéresser davantage. Mais elle répugne à sortir de la région de

La Châtre, en dehors de laquelle elle se sent mal à l'aise. Souvent, ce qu'elle dit ne vaut que pour la Vallée Noire. Ainsi, dans la préface du *Pressoir* (1853), elle souligne bien la différence entre paysans et villageois, qui est particulièrement sensible dans les pays d'habitat dispersé et de petites fermes : « les villageois ne sont qu'à moitié paysans, les paysans ne sont pas du tout villageois ». Alors que les paysans vivent dans un milieu borné et sont « plus aux prises avec la nature qu'avec la société », les villageois sont plus instruits, ils s'expriment dans un langage « plus étendu et plus élevé, en apparence ». Or il est clair qu'une telle description ne vaudrait pas pour la Champagne berrichonne, pays d'habitat groupé, où il n'existe entre les villages que de grands domaines, dont les fermiers sont bien plus riches et plus instruits que les artisans et les petits paysans des villages.

Le Berry de George Sand n'est pas celui des villes. Les mentions qu'elle fait de Bourges ou de Châteauroux sont très rares, les autres villes paraissent absentes. Elle n'a pas pu s'empêcher de situer à La Châtre quelques-unes de ses œuvres mineures, en prenant soin de ne pas citer le nom de la ville, car elle n'en dit pas du bien ; elle la trouve sale, et n'apprécie pas l'atmosphère bourgeoise de ces petits cités, qui ont leurs jalousies, leurs préséances et leurs cancans. Si l'on veut se faire réellement une idée de ce qu'est le Berry du milieu du XIX^e siècle, il faut compléter les textes de George Sand par ceux de Balzac^[10]. Elle reconnaît elle-même l'antériorité et la supériorité de ce dernier, et elle écrit à propos de son roman *Narcisse*, dans une lettre du 12 septembre 1858 : « Le sujet est moderne, le cadre est une petite ville ; c'est un roman de mœurs et de réalité, école Balzac ». Ce qui faisait, dit-elle, l'originalité de ces petites villes, où l'on vit maintenant de plus en plus comme à Paris, c'est que tout y était mystère et que chacun s'efforçait de découvrir les secrets que les autres cachaient^[11].

Notre seconde remarque est que le régionalisme est un mouvement culturel qui a eu longtemps, et qui conserve encore, une connotation plutôt passéiste. George Sand n'échappe pas complètement à ce reproche. Elle a toujours eu, et elle ne s'en cache pas, la nostalgie d'un certain XVIII^e siècle, celui que sa grand-mère évoquait avec émotion dans ses souvenirs. On sait qu'elle descendait de Maurice de Saxe et que son grand-père, Dupin de Francueil, avait bien connu Jean-Jacques Rousseau. Dans ses romans, les derniers représentants des vieilles familles aristocratiques, enracinées depuis longtemps dans le pays, qui avaient de la considération pour leurs paysans, sont souvent plus sympathiques que les bourgeois ou les paysans enrichis, qui ne pensent qu'à l'argent : c'est le cas de Bricolin, dont elle fait un portrait assez féroce dans le *Meunier d'Angibault*. Il était de ceux dont on peut dire que « l'argent passe dans leur sang, qu'ils s'y attachent de corps et d'âme^[12] ». Il contraste particulièrement avec la belle et noble figure de Madame de Blanchemont.

Elle n'est pas la seule dans ses opinions. Sa trajectoire peut être comparée à celle de l'abbé de Lamennais ou à celle de Lamartine, qui de légitimistes, sont devenus des républicains plus ou moins avancés. Contrairement à un Balzac, qui approuve l'évolution économique et sociale de la France de la première moitié du XIX^e siècle, elle constate que la prise du pouvoir par la bourgeoisie n'a pas été favorable au peuple. Les nouveaux maîtres de la terre et des industries se montrent plus rapaces que les anciens, qui avaient plus de considération pour les hommes qui travaillaient pour eux.

Mais cela n'est pas irrémédiable. Elle plaide avec obstination pour la bonne entente de tous, pour l'union des classes sociales, dont certaines fêtes traditionnelles lui donnent un exemple probant. « Ces fêtes champêtres, écrit-elle dans *Valentine*, attirent et réunissent tous les habitants des environs, depuis le sous-préfet du département jusqu'à la jolie grisette qui a plissé la veille, le jabot administratif, depuis la noble châtelaine jusqu'au petit *patour* qui nourrit sa chèvre et son mouton aux dépens des herbes seigneuriales^[13] »

Comme c'est dommage, pense-t-elle. Les Berrichons ne veulent rien entendre. Mais ils ont conservé intactes les valeurs anciennes sur lesquelles reposera la société de demain^[14]. Ils pourraient passer sans transition de la société patriarcale d'autrefois à la société socialiste de l'avenir, parce que cette dernière sera fondée en partie sur les mêmes valeurs, des valeurs traditionnelles et chrétiennes au sens large. François Mitterrand s'est placé dans la même lignée, qu'on peut appeler avec un peu de dédain « quarante-huitarde », lorsqu'il a construit sa campagne présidentielle autour d'une image représentant un village avec son clocher.

Si elle a mis une sourdine à son féminisme dans ses romans champêtres, il est un thème très contemporain que George Sand n'a cessé de traiter : celui de l'exclusion. Si les sociétés traditionnelles possèdent une grande cohésion et des valeurs de solidarité, elles laissent à l'écart ceux qui, pour une raison ou pour une autre, n'y trouvent pas leur place. C'est le cas de la Petite Fadette, dont la mère est réputée sorcière, et qui l'est peut-être aussi ; c'est le cas des enfants trouvés, les *champsis*, qui avaient une détestable réputation, et que George Sand s'est efforcée de faire aimer davantage, en les aidant dans la vie et en les réhabilitant dans ses romans. La grande leçon qu'elle veut nous donner, c'est que chacun doit avoir sa place dans notre monde, et la compétition naturelle entre les hommes, par exemple entre les prétendants d'une même fille, ne doit pas aller jusqu'à l'écrasement de l'autre. Rivaux pour obtenir l'amour de la Petite Fadette, les deux jumeaux n'en restent pas moins des frères unis, prêts à se sacrifier l'un pour l'autre. A sa manière, le Joset des *Maîtres Sonneurs* est lui aussi un exclus, et à un double titre : il s'exclut lui-même de la société des

laboureurs en s'adonnant exclusivement à la musique et il aurait dû avoir sa place dans la corporation des maîtres sonneurs, qui le rejette. A ce propos, si George Sand est favorable aux associations professionnelles, elle s'indigne d'y trouver une survivance fâcheuse de l'ancien régime : les monopoles injustes doivent être brisés, et le compagnonnage d'autrefois doit évoluer pour devenir plus ouvert et plus solidaire.

En fait, le régionalisme a été aussi pour George Sand une passerelle, une clé qu'elle a utilisée pour se faire réintégrer dans une certaine société conservatrice, mais ouverte au progrès. De même que l'amour du vieux langage berrichon l'a rapprochée du comte Jaubert, qui était loin de partager ses idées, de même l'amour du cheval et du progrès économique lui a fait accepter l'invitation du comte de Lancosme-Brèves, qui voulait apporter la prospérité à la Brenne en y installant des élevages de chevaux indigènes^[15].

Le régionalisme ne serait-il donc qu'un moyen rassurant de faire passer des idées révolutionnaires ? On ne saisit pas toujours assez la hardiesse de George Sand. Elle a parfaitement compris que si en France, les régions étaient trop originales, trop différentes les unes des autres, il y aurait certainement des heurts, des incompréhensions et que l'unité nationale en souffrirait. C'est la raison pour laquelle elle plaide pour le métissage : non pas le coup de rabot d'une uniformisation des modes de vie, comme cela se produit dans les villes ouvrières, mais une synthèse entre des traditions dont on garde la meilleure part. Cette leçon est celle que l'on peut lire, en filigrane, dans les *Maîtres Sonneurs* : il semble à première vue qu'il y ait une incompatibilité totale entre les gens de la plaine, dans le Berry et des bois, dans le Bourbonnais. Et pourtant, Brulette, fille de la plaine, épousera Huriel, l'homme des bois, tandis que le cousin de Brulette, Etienne, se marie avec Thérèse, la sœur d'Huriel. Il a fallu pour cela qu'ils voyagent et qu'ils se rencontrent, que les préventions tombent peu à peu et qu'ils fassent chacun une série de pas en direction de l'autre.

Comment conclure un débat qu'il aurait fallu mener de façon beaucoup plus exhaustive ?

Je vais m'efforcer de hiérarchiser les trois grandes composantes convergentes du régionalisme de George Sand.

En premier lieu, il correspond parfaitement à ses sentiments et à sa personnalité. Elle a aimé profondément la terre qui a été le pays de son enfance, elle en a goûté tous les charmes et conservé une nostalgie qui a été sans aucun doute à l'origine de sa vocation de romancière. Quand elle prend la plume, c'est pour nous confier son amour du Berry ! En parlant du pays qu'elle habite, elle se livre à nous plus sûrement peut-être que lorsqu'elle nous fait des confidences

sentimentales. Car cet amour n'a pas changé, il a été le point d'ancrage d'une vie ballottée entre enthousiasmes et déceptions. Il s'incarne parfaitement dans la maison de Nohant, à laquelle elle était viscéralement attachée, et qui est devenue tout naturellement un haut lieu du régionalisme berrichon.

En second lieu, il est impossible de ne pas en faire aussi une lecture politique. Bien connaître sa région est nécessaire à qui veut aller de l'avant. George Sand souhaite avec passion une société plus juste, mais elle n'est pas de ceux qui disent ou qui chantent : du passé faisons table rase ! Elle croit au contraire qu'on ne peut construire un avenir meilleur qu'en s'appuyant sur les valeurs du passé, mais ouvertes, élargies, correctement interprétées et corrigées des injustices qu'elles pouvaient dissimuler. Je la comparerai volontiers à un maçon qui, pour construire un nouveau mur, examine l'une après l'autre les pierres d'un ancien mur, qu'il souhaite réutiliser.

Enfin, en troisième lieu, pour une romancière très féconde, qui a vécu de sa plume et qui en a fait vivre très généreusement sa famille et ses amis, il n'est pas interdit de penser que le régionalisme est devenu le moyen privilégié qui lui a regagné, auprès des lecteurs, le capital de sympathie que sa vie désordonnée et ses prises de position très avancées lui avaient aliéné. En devenant le chantre de sa petite région, dans une France encore rurale à 90 %, George Sand était assurée de toucher un public très large et de trouver le succès.

Et en ce qui nous concerne aujourd'hui, même si nous ne sommes plus des ruraux, nous avons conservé un atavisme d'anciens ruraux qui nous fait trouver encore du charme dans des récits moins naïfs que ce que l'on pourrait croire.



Discussion

Notre Présidente, M^{me} Christiane Dupuy-Stutzmann, lançant la discussion, rappelle les noms des nombreux amis de George Sand : Alexandre Dumas, Frantz Lizst, Frédéric Chopin, Eugène Delacroix, Victor Hugo (qui déclara : « Je pleure une morte, je salue une immortelle »). George Sand se documentait soigneusement et s'y connaissait particulièrement bien en musique. M^{me} Christiane Dupuy-Stutzmann se demande si notre auteur a été pionnière en matière d'égalité des sexes. M. Bonnefont met l'accent sur l'altruisme de son auteur et souligne qu'elle a surtout aimé son fils, Maurice. Prennent part à la discussion, successivement, MM. Burgard, Hubert Collin, Vicq, Larcen, Lanher, Claude, Lucazeau. Se trouvent évoquées plusieurs questions : l'éventuel athéisme de George Sand (Admiratrice de Lamennais, elle était assez proche de la religion du vicaire savoyard) ; les relations privilégiées de Sand et de Chopin ; l'influence de

Pierre Leroux [Il appela « socialisme » l'idéal d'une société qui réconcilierait les impératifs de liberté et d'égalité] et de Michel de Bourges (qui fut son amant, son avocat et son maître à penser ; 1797-1853) ; la place des églises dans son œuvre ; la relation dans ses romans des événements politiques qu'elle a connus ; la notion de français régional et, enfin, la personnalité de ses lecteurs.



Notes

- [1] Nous n'en donnerons qu'un exemple : l'épisode de la voiture embourbée dans le marécage, dans le *Meunier d'Angibault*. Les voyageuses attendent longtemps des secours ; M^{me} de Blanchemont reste calme, mais sa femme de chambre est en proie à toutes les terreurs de la nuit. G. Sand a vécu cette situation.
- [2] Ce texte, dans lequel elle fait allusion à La Châtre, mérite d'être cité en entier : « Reportée à mon pays, à ma province, à la petite ville où j'avais vécu, je me sentis en disposition d'en peindre les types et les mœurs... C'est donc au sein de la belle Venise, au bruit des eaux tranquilles que soulève la rame, au son des guitares errantes et en face des palais féeriques qui partout projettent leur ombre sur les canaux les plus étroits et les moins fréquentés, que je me rappelai les rues sales et noires, les maisons déjetées, les pauvres toits moussus et les aigres concerts de coqs, d'enfants et de chats de ma petite ville ».
- [3] Georges Lubin dans son album *George Sand en Berry*, a dressé une carte de tous les lieux de la Vallée Noire où elle situe ses écrits, en conservant le plus souvent leurs vrais noms, et parfois même ceux de personnages qui ont existé. On constate qu'ils ne se limitent pas à la Mare au Diable, au *Meunier d'Angibault* et aux *Maîtres Sonneurs*. On les trouve aussi dans les *Lettres d'un voyageur*, dans le *Diable aux champs*, dans *Mauprat*, *Mouny Robin*, *Narcisse*, *Pauline*, *Cora*, *André ou Nanon*. Mais la Vallée Noire n'a pas été son seul terrain d'inspiration. Elle a été sensible aussi au charme des paysages de la Brenne et de la vallée de la Creuse.
- [4] Hippolyte François, comte Jaubert, est né à Paris le 8 octobre 1798 et est mort à Montpellier le 5 décembre 1874. Ayant hérité de son oncle une fortune considérable, il s'établit comme maître de forges dans le département du Cher, où il fut député de Saint-Amand de 1831 à 1842. Il fut pendant neuf mois ministre des Travaux Publics en 1840. Il cessa toute activité politique lors de la Révolution de 1848, mais il fut à nouveau élu comme député du Cher le 3 février 1871. C'est en raison de ses travaux d'éminent botaniste qu'il a été élu comme membre libre de l'Académie des Sciences en 1858, l'année où il a présidé la Société botanique de France. Son étude du langage berrichon n'est qu'une des facettes de sa grande activité scientifique.

- [5] Lorsque George Sand écrit en janvier 1875 une introduction aux *Souvenirs du vieux temps* de son défunt ami Laisnel de la Salle, elle note l'évolution rapide qui s'est produite en une trentaine d'années : « Le paysan a oublié sa langue, et les vieux qui la parlaient ne sont plus... Cela est fort regrettable ; le français du Berry était un français très particulier, très ancien et longtemps inaltéré. Il avait mille originalités et mille grâces, qu'on ne retrouve pas ailleurs, et certaines locutions heureuses et bizarres, dont nous n'avons nulle part l'équivalent ». Germain, dit Alfred Laisnel de la Salle (1801-1870) avait réuni une riche documentation sur les mœurs et coutumes anciennes du Berry.
- [6] « Dans un large chemin pierreux, bordé de têtes sinistres dénudés par l'hiver, par une journée de gelée claire et froide, vous rencontrez quelquefois un char rustique traîné par quatre jeunes taureaux nouvellement liés au joug. C'est le corbillard du paysan. Ses fils conduisent l'attelage, l'aiguillon relevé, le chapeau à la main. De chaque côté viennent les femmes, couvertes, en signe de deuil, de leurs grandes mantes gros bleu, avec le capuchon sur la tête. Elles portent des cierges. Au prochain carrefour, on s'arrêtera pour déposer, au pied de la grande croix de bois qui marque ces rencontres de quatre voies, une petite croix grossièrement taillée dans un copeau ».
- [7] Deux jeunes gens, couverts de haillons, jouent le rôle du jardinier et de la jardinière, chargés de la culture d'un chou sacré. Mais le jardinier est un ivrogne : il réclame sans cesse du vin, qu'il répand sur le sol aussitôt. Lorsqu'il s'écroule à terre, sa femme le ramasse en se lamentant de sa misère. Mais les jeunes gens de la noce viennent la débaucher : l'inconduite du mari provoque celle de la femme. Sortant de son ivresse, le mari veut alors battre sa femme ; on se précipite sur lui pour l'en empêcher, et la farce se termine par une marche triomphale au logis de la mariée, où l'on choisit le plus beau chou du jardin, qui sera transporté sur le toit de la maison du marié. On refait la même chose en sens inverse, en déterrants un chou du mari pour le placer sur le toit de son épouse. Si le chou, arrosé de vin, reste vert longtemps, c'est que le couple aura un enfant avant la fin de l'année.
- [8] La nuit venue, Landry se fie à une lumière pour traverser la rivière ; mais celle-ci n'est pas fixe : « il la vit remuer, courir, sautiller, repasser d'une rive à l'autre, et finalement se montrer double en se mirant dans l'eau... Cette fois, Landry eut peur et faillit perdre la tête, et il avait ouï dire qu'il n'y avait rien de plus abusif et de plus méchant que ce feu là, qu'il se faisait jeu d'égarer ceux qui le regardaient et de les conduire au plus creux des eaux, tout en riant à sa manière et en se moquant de leur angoisse ».
- [9] Le siège de la Société de l'Indre se trouvait à Paris, au 20 de la rue Bergère, « dans le salon que M. Chaix, imprimeur, l'un des ses membres, a libéralement ouvert à ses collègues » (Jaubert, Vocabulaire du Berry).
- [10] Balzac a décrit la ville d'Issoudun dans *la Rabouilleuse* et celle de Sancerre dans *la Muse du département*. Il a beaucoup mieux que George Sand dépeint la vie des artisans, commerçants et notables locaux des provinces du Centre de la France.

- [11] « Les particularités de la vie de petite ville tendent à s'effacer. Peu à peu, on vivra et on pensera en province comme à Paris. Il y a vingt-cinq ans, tout était mystère dans ces petites sociétés diversement caractérisées ; chacune recelant son roman, son drame ou sa comédie, intéressant à découvrir, curieux à analyser, quelquefois difficile à expliquer ; car l'ennui, le refoulement de l'âme, l'oisiveté de l'esprit, la crainte de l'opinion peuvent faire dévier tous les instincts et ourdir dans l'ombre des complots inouïs contre toutes les probabilités de l'existence ». On sent qu'elle est moins à l'aise sur ce terrain qu'avec les paysans, qui vivent au grand air et dont l'existence est beaucoup plus limpide.
- [12] George Sand continue : « Toute idée de dévouement à l'humanité, toute notion religieuse sont presque incompatibles avec cette transformation que le bien-être opère dans leur être physique et moral. Il serait fort inutile de s'indigner contre eux. Ils ne peuvent pas être autrement. Ils s'engraissent pour arriver à l'apoplexie ou à l'imbécillité... Aucune idée sociale, aucun sentiment de progrès ne les soutient. La digestion devient l'affaire de leur vie ».
- [13] Dans *les Maîtres Sonneurs*, George Sand note finement qu'au début du bal, paysans et bourgeois ne dansent pas ensemble, mais qu'à la fin, les dames « ennuyées d'être quittées par leurs danseurs, se décidaient à se mélanger avec les filles de la campagne, lesquelles attiraient mieux gens de toutes sortes par leur franc ramage et leur fraîche santé ».
- [14] C'est la thèse qu'elle soutient dans *le Compagnon du Tour de France*.
- [15] C'est au cours de ce voyage en Brenne, en juin 1846, que sa fille Solange a rencontré un jeune noble du pays, Fernand de Préaux, qui est devenu son fiancé, mais avec lequel elle a rompu pour épouser le sculpteur Clésinger.



Orientation bibliographique

Outre les œuvres de George Sand citées dans notre communication, on pourra lire de Georges Lubin : *George Sand en Berry*, Albums littéraires de la France, Hachette, 1967, 174 pages ; de Marc Baroli : *La vie quotidienne en Berry au temps de George Sand*, Hachette, 1982, 254 pages ; de Pierre Salomon : *Née romancière. Préfaces de George Sand*.